Festival ISTRATI

ÉDITO

Après avoir vécu plus d'aventures que la plupart de ses contemporains des lettres françaises, Panaït Istrati, écrivain français et conteur roumain, s'éteint à Bucarest le 16 avril 1935, abandonné de tous.
Interdite en France pendant la Seconde Guerre mondiale, censurée en Roumanie et dans les pays du bloc de l'Est jusqu'à la mort de Staline, négligée dans des pays où elle avait été portée aux nues, son œuvre a été oubliée pendant plusieurs décennies. Mais, sous la cendre, quelques braises couvaient… En 1970, le brasier flambe à nouveau : partie pendant cinq ans sur les traces d'Istrati autour de la Méditerranée, Monique Jutrin permet à toute une nouvelle génération de découvrir le vagabond roumain. Elle publie aux éditions Maspero une biographie de l'écrivain, restée une référence, alors que sont éditées chez Gallimard ses œuvres complètes et que se crée l'association des Amis de Panaït Istrati.
Au début des années 2000, le nom de ce pèlerin du cœur retombe dans l'oubli. Fort heureusement, grâce au travail de Linda Lê, ses œuvres complètes sont reprises par Phébus. D'autres reprennent aujourd'hui le flambeau… Alors que l'on redécouvre peu à peu l'œuvre de cet éternel révolté grâce aux rééditions de L'échappée et de Phébus-Libretto, c'est avec un immense plaisir que la librairie Quilombo souffle elle aussi sur les braises.
Du vendredi 15 au dimanche 17 mai, se tiendra un festival autour de Panaït Istrati. Le CICP (Centre International de Culture Populaire) accueillera pendant trois jours des concerts, des lectures, des débats autour du conteur roumain. Sous l'étendard de l'amitié, valeur suprême pour Istrati, seront rassemblées toutes les personnes ayant contribué ces dernières années à la découverte des écrits de l'éternel révolté, mais aussi celles et ceux pour qui la littérature demeure, comme le dit si bien Linda Lê, un « acte de résistance ».
Par ce travail, nous espérons que le nom de Panaït Istrati sortira définitivement des limbes de l'Histoire et qu'il sera le compagnon de route des jeunes générations à venir.

La librairie Quilombo

PANAÏT ISTRATI (1884-1935) SOLITAIRE ET SOLIDAIRE

« Heureux ceux dont le cœur connaît la passion pour l'amitié. Elle seule nous sait rendre la solitude moins mortelle et la vie supportable. »
Mikhaïl

Né en 1884 d'un père contrebandier originaire de Céphalonie et d'une mère roumaine, blanchisseuse à la journée, Panaït Istrati passe ses jeunes années à Braïla, port ancré sur le Danube et capitale aux mille cultures.
Après avoir vagabondé les 30 premières années de son existence, en Grèce, en Égypte, au Liban, en Suisse, etc., il décide de réaliser l'un de ses rêves d'enfant : apprendre le français. En 1922, à l'âge de 37 ans, il écrit son premier roman dans le sous-sol de son ami bottier Georges Ionesco. *Kyra Kyralina* paraît en 1924. Grâce aux encouragements de Romain Rolland, l'homme qui est alors « au-dessus de la mêlée » littéraire, le feu du conteur roumain embrase les cœurs de la France entière. Les critiques sont dithyrambiques, les journaux se battent pour avoir ne serait-ce que quelques lignes d'interview de l'écrivain.
Au-delà de ses écrits, sa révolte prend la forme d'un véritable engagement militant. Il espère de tout son cœur que la grande lueur à l'Est, la révolution russe, pourra créer un homme nouveau, plus juste et plus sincère : un homme plus humain. Il devient compagnon de route du Parti communiste et est invité en 1927 par l'URSS à participer au 10e anniversaire de la révolution. En compagnie de Nikos Kazantzaki, écrivain grec, il voyage à travers la Russie soviétique pendant seize mois. Seize mois où l'espoir laisse place peu à peu à l'écœurement. Il est alors parmi les tout premiers à entrevoir la réalité de la dictature stalinienne.
Son destin et sa réputation basculent lorsqu'il fait paraître, à son retour en 1929, *Vers l'autre flamme. Confession pour vaincus*, en trois volumes, dans lequel, sept ans avant le *Retour de l'URSS* d'André Gide, il dénonce avec une grande virulence l'arbitraire du régime soviétique. Le deuxième volume, *Soviets 1929*, a été écrit par Victor Serge et le troisième, *La Russie nue*, par Boris Souvarine.
Ce point de vue vaut aussitôt à Istrati de devenir la cible des staliniens. Ceux-ci lancent une véritable campagne de calomnie à son encontre. Il est accusé d'être « vendu à la *Sigourantza* roumaine [police secrète] » et traité de « bourgeois romantique ». Le coup est terrible. Lui qui a voyagé dans toute l'Europe et le Moyen-Orient, qui a exercé tous les métiers du monde, qui a été au plus proche de ceux d'en-bas, se retrouve totalement évincé du milieu littéraire et politique français. Ses amis lui tournent le dos, y compris Romain Rolland, l'homme qui avait découvert son talent et l'avait encouragé à écrire. Istrati meurt en 1935 à Bucarest, totalement ruiné et abandonné de tous. Ou presque…
Joseph Kessel, lui, ne l'a pas lâché. Bien plus tard, il préfacera d'ailleurs ses œuvres romanesques complètes, publiées par Gallimard en 1968. Et si les écrits de l'écrivain roumain ont pu sortir de l'oubli et résister à cette forme de censure, il n'y fut pas étranger.

« Il n'y a de meilleur hommage que le souvenir, il n'y a de vrai culte que la mémoire critique ; il n'y a d'autre amour que la complicité dans leurs obsessions. Tout est rêve, et presque tout vire au cauchemar[1]*. »*

Rêvons, et souvenons-nous de Panaït Istrati.
Vive l'homme qui n'adhère à rien[2] !

1. Paco Ignacio Taibo II, Préface à *Archanges. 12 histoires de révolutionnaires sans révolution possible*, Métailié, 2012.
2. Istrati, dans la préface de son livre *La Maison Thüringer* (écrit juste après avoir été la cible des staliniens) se défend en se présentant comme un homme qui n'adhère à rien. Par cette expression, il entend se démarquer à la fois du communisme bolchévique et de la classe bourgeoise. Ainsi, en n'adhérant à rien, il continue de croire en ce qu'il a toujours cru, et en ce qui fait la beauté de ses romans : l'amitié et la solidarité.

L'ASSOCIATION DES AMIS DE PANAÏT ISTRATI

L'association des Amis de Panaït Istrati existe depuis 1969. Elle a été à l'origine de la redécouverte de son œuvre et de la parution de nombreux inédits.

Des considérations idéologiques et politiques, la censure et les interdictions ont entravé la destinée de l'œuvre littéraire d'Istrati. D'abord par les calomnies de la plupart de ses anciens amis, ensuite par la faillite de son principal éditeur et enfin par la Seconde Guerre mondiale. Les régimes autoritaires de la Roumanie de l'entre-deux-guerres et l'extension du système stalinien à la Roumanie d'après guerre ont fait le reste. Ses livres étaient devenus introuvables hormis chez quelques bouquinistes et libraires d'anciens. Plus que celle de tout autre écrivain l'œuvre de Panaït Istrati nécessite cette commune passion qui caractérise les associations d'auteurs.

Une poignée de fidèles qu'il faudrait tous citer (1) ont permis que se perpétue son souvenir et que son œuvre littéraire soit de nouveau éditée en France à partir de 1968 chez Gallimard grâce à Joseph Kessel et à Roger Grenier. Après Jean Stanesco, Margareta Istrati, la veuve de l'écrivain, et Alexandre Talex, le dernier ami du vivant de Panaït Istrati, seront le pont reliant la Roumanie et la France pour le renouveau des études istratiennes. Sous la présidence de Marcel Mermoz, l'association republiera pour la première fois depuis 48 ans *Vers l'autre flamme*, le récit de Panaït Istrati relatant son voyage dans l'URSS de 1927-1928, interdit en Roumanie, en URSS et dans les pays de l'ancien empire stalinien.

Aujourd'hui de façon paradoxale malgré l'effondrement du stalinisme, le désintérêt et le rejet du communisme identifié au stalinisme contribuent à obscurcir par contrecoup la réception de l'œuvre du premier écrivain célèbre qui témoigna du cours stalinien de la révolution russe dont il était un « compagnon de route ». *« Rajeunir, pour le prince des vagabonds, à travers les ronces du temps, la piste royale que, jadis, tracèrent ses pas »*, comme l'a écrit Joseph Kessel, restituer son rang à cette œuvre littéraire et journalistique aussi forte et variée que populaire, tels sont les objectifs que l'association continue à s'assigner. Une importante partie de l'activité journalistique de Panaït Istrati écrite en roumain n'a pas encore été traduite. Pour y parvenir nous avons besoin de toutes les énergies sous quelques formes que ce soit, ne serait-ce que la plus simple qui est de cotiser afin de permettre la publication régulière du bulletin d'information et de liaison, *Le Haïdouc*.

La cotisation annuelle est de 25,00 €. Pour tous contacts et adhésions écrire à l'adresse suivante : amisdepanaitistrati@orange.fr ou par le site : www.panait-istrati.com.

(1) se reporter à la communication de Christian Delrue, *« L'Association des Amis de Panaït Istrati, une victoire sur l'oubli »* publiée sur le site à la page « Historique » dans la rubrique « Présentation » de l'onglet du chapitre « Qui sommes-nous ? ».

BIBLIOGRAPHIE

de Panaït Istrati

Œuvres, 3 tomes
Libretto / 2015 / 2100 p.
15,80 € le tome

Présentation des Haïdoucs
L'échappée / 2014 / 160 p.
14 €

Nerrantsoula
Gallimard / 2009 / 160 p.
7,50 €

Oncle Anghel
Gallimard / 2013 / 202 p.
7,90 €

Kyra Kyralina
Gallimard / 1981 / 218 p.
6,40 €

Mes départs
Gallimard / Folio / 2005 / 144 p.
2 €

Vers l'autre flamme
Entremonde / 2015 / 240 p.
16 €

Le pèlerin du cœur
Gallimard / 1984 / 262 p.
20 €

Les Chardons du Baragan
Grasset / 2003 / 142 p.
7,30 €

Dans les docks de Braïla
Sillage / 2014 / 64 p.
6,50 €

sur et autour de Panaït Istrati

Panaït Istrati, un chardon déraciné / Monique Jutrin
L'échappée / 2014 / 304 p. / 20 €

Panaït Istrati, l'amitié vagabonde
de Jacques Baujard / Transboréal
2015 / 192 p. / 14,90 €

La véritable tragédie de Panaït Istrati / Eleni Samios-Kazantzaki
Lignes 2013 / 340 p. / 24 €

Par ailleurs (exils)
de Linda Lê / Christian Bourgois
2014 / 162 p. / 13 €

Petit éloge des coins de rue
de Patrick Pécherot / Gallimard
134 p. / 2 €

Alexis Zorba
de Nikos Kazantzaki / Cambourakis
2015 / 384 p. / 24 €

Joseph Kessel, la vie jusqu'au bout
de Marc Alaux / Transboréal
2015 / 192 p. / 14,90 €

Balkans Transit
de François Maspero, Klavdij Sluban
Points / 2013 / 470 p. / 10,90 €

LA LIBRAIRIE QUILOMBO

À l'automne 2002, la librairie Quilombo – qui tire son nom des communautés constituées au XVIIe siècle par les esclaves fuyant les plantations du Nordeste brésilien – ouvrait ses portes. Elle affichait clairement ses intentions : « Nous voulons créer un espace autonome et autogéré, une alternative aux supermarchés de la culture qui mettent tout en œuvre pour que le livre soit un produit de consommation comme un autre. » En 2015, nous avons respecté nos engagements de départ tout en développant notre projet, lentement et avec le peu de moyens dont nous disposions, mais avec beaucoup d'imagination et toujours un grand plaisir.
Alternatifs car nous ne cherchons pas le profit mais à faire vivre un lieu, qui se caractérise par son statut associatif, son ancrage dans le milieu militant et par sa volonté de proposer des livres que nous défendons avec conviction. **Autogéré** parce que nous sommes six – dont deux salariés – à prendre les décisions sur un pied d'égalité et après discussion à propos de ce que nous présentons sur nos tables, des initiatives que nous lançons mais aussi des luttes sociales et de l'actualité du monde du livre. **Autonomes** car nous disposons d'une indépendance, financière et politique, et que nous comptons, sur le plan pratique, uniquement sur nos forces et aussi sur celles de… nos camarades et amis qui nous soutiennent et n'hésitent pas à nous donner des coups de main ! Si Istrati écrit si bien l'amitié, c'est celle de ces mêmes amis qui permettent à la librairie de braver les tempêtes !

AMIS À LA VIE, *à la mort*

Joseph Kessel a non seulement eu une grande influence sur la réédition des œuvres romanesques complètes d'Istrati aux éditions Gallimard en 1969, mais il a également été son compagnon de route quelques années avant que celui-ci ne meure. Du « prince des vagabonds », l'écrivain français garde de formidables souvenirs qu'il partage dans sa préface… En voici un extrait.

Voici que reviennent au jour les chefs-d'œuvre d'un vagabond roumain.
Sa mort prématurée en 1935, la disparition de la maison qui l'éditait, et, enfin, la guerre, l'ont enfoui pendant un tiers de siècle dans les limbes des écrivains aux livres introuvables.
Qui donc, aujourd'hui, s'il n'a pas dépassé la cinquantaine, connaît encore les titres des siens ou même le nom de leur auteur ?
Sans doute aurait-il fallu ici, pour combler cette vaste lacune, une étude qui éclairât les récits romanesques de Panaït Istrati, en définît les sources, rendît compte de leur tonalité unique, les rétablît au rang prestigieux qu'ils occupèrent en leur temps, d'un seul coup, dans les lettres françaises, et par les traductions, dans la ferveur du monde. Une somme où la biographie, le climat de l'époque, les influences des lieux et des milieux eussent apporté aide et facilité au lecteur.
J'ai essayé de le faire. Et de mon mieux. Honnêtement. Obstinément. Presque douloureusement. Peine perdue. Ce n'était « pas ça » comme on dit. Et il m'était impossible, en demeurant moi-même, de publier sur Istrati une ligne qui ne fût « pas ça ».
Or, un soir où je m'acharnais à la tâche toujours manquée, un très vieux souvenir m'arrêta soudain.
C'était en 1924, vers la fin de l'année… Entre la place Blanche et la place Pigalle… Deux hommes allaient de l'une à l'autre sans en avoir véritablement conscience. Ils parlaient en même temps et avec une ardeur telle qu'ils étaient comme aveugles et sourds au mouvement des flâneurs, clochards, fêtards, truands et filles de Montmartre, marée de l'heure indécise où l'ombre balance et la clarté hésite.
Ils s'arrêtèrent brusquement entre l'enseigne d'un cabaret tenu par un homosexuel célèbre et d'énormes bocaux rouges qui, à la devanture d'une pharmacie, rutilaient sous les feux électriques. Et le plus âgé, qui avait la face longue et creuse d'un loup affamé, cria :
« Nous sommes du même chemin !
– De la même étoile ! cria le plus jeune.
– Alors… dit le premier. »
Il sortit un couteau de sa veste, en fit surgir la lame, entailla son poignet gauche, saisit la main de son compagnon l'incisa au même endroit et l'appliqua sur la sienne de manière à joindre les lèvres des deux coupures. Et d'une voix qu'un accent étranger faisait vive et chantante, il dit :
« Chez, nous, quand deux vagabonds se reconnaissent pour frères, ils le signent de leur sang. »
Personne, aux alentours, ne s'émut, ne s'étonna. Dans les aubes de Montmartre on était habitué à des saignées plus dangereuses.
L'homme au couteau était Panaït Istrati. Il replia la lame, noua un mouchoir autour de son estafilade, mit cette main sur mon épaule et nous reprîmes notre promenade bienheureuse.
Il y avait une semaine, au plus, que nous nous connaissions.

Joseph Kessel
(préface à *Oncle Anghel* de Panaït Istrati, collection L'Imaginaire, 2013, © Éditions Gallimard)

« – Mon ami Adrien ! Un frère de croix ! C'est autre chose !… Une chose qui peut-être n'existe pas !… Un frère de croix, c'est quelqu'un par lui-même, non pas par un autre, et alors son amour est grand, désintéressé, cher à notre cœur ! Car vois-tu, en rendant des services, c'est facile de se faire aimer. Mais voilà, je suis arrivé à me demander aujourd'hui : ce quelqu'un par lui-même, peut-il encore aimer d'un amour très fort ? »
Codine

Gravure : Picart Ledoux

LE CÉPHALONITE ET *le Crétois*

A priori, rien ne laissait à penser que le doux, le calme Nikos Kazantzaki ainsi que le brûlant, l'explosif Panaït Istrati deviendraient si proches. L'écrivain grec est à son homologue roumain ce qu'est la lune au soleil. Et pourtant, ils voyageront à travers l'URSS durant seize longs mois. À la fin de leur voyage, le Céphalonie et le Crétois se quittent sans même se serrer la main. Quelques années plus tard, la tempête terminée, l'amitié fleurit à nouveau avec leur correspondance. Voici quelques extraits des lettres envoyés par l'auteur d'*Alexis Zorba*.

Égine, le 1er mai 1933

Panaïtaki, Panaïtaki !
Voilà des semaines sans de tes nouvelles. Je suis inquiet, Panaïtaki, mais j'ai confiance en toi. Je crois aux miracles, je crois en l'âme humaine – et surtout à ton âme – qui peut dompter et diriger notre pauvre « âne » – le corps. Ne me laisse pas sans tes nouvelles ; écris-moi, ne fût-ce qu'un seul mot.
J'ai lu ton article dans les *Nouvelles Littéraires* et je l'ai beaucoup aimé ; tu es la flamme, tu comprends tout ce que la flamme peut comprendre ; ta mission n'est pas de faire des théories de papier mâché – mais de brûler. Tu brûles et tu es brûlé, tu accomplis comme très peu d'âmes sur terre, ton devoir de flamme. Voilà pourquoi je te préfère à ces lumières si claires et si froides à la Romain Rolland. Ces lumières sont pures, mais elles s'accommodent trop bien avec les conforts de la vie – elles ont peur de bouger, de dépenser, de se dépenser, de toucher la boue. Leurs gants sont trop blancs, ils ont l'air de pasteurs rigides, honnêtes et insupportables.
Tu es, toi, Panaïtaki, un homme vrai, chaud, sans gant, qui te dépenses comme un bandit-haïdouc ou comme un grand ahtlète religieux. Si tu pars de cette terre, la terre sera sensiblement refroidie. Reste, brûle, mobilise toutes tes forces, crois – comme moi – au miracle. Lorsque je pense à toi, mes poumons ont honte d'être si sains. J'ai honte de ne pas pouvoir partager avec toi ma santé !
Cher Panaïtaki, écris-moi un mot. Je pense à toi avec une intensité de fakir : je voudrais te transmettre d'ici un peu de force, mon frère !

Nikos

Athènes, le 6 février 1935

Moré Panaïtaki,
Cher Lazar qui n'a pas besoin de Christ, Sur-Lazare, salut !
Quelle joie de vivre sur cette motte de terre, et d'aimer !
Aimer ce sacré haïdouc, au cul de plomb qui, après chaque culbute, reste toujours debout ! Salut, ô frère, compagnon des turcs, Ulysse éternel ! […]
Nous sommes heureux, nous deux les seuls « heureux » dans ce monde parce que nous jouons avec le feu et nous n'avons besoin que de notre cœur magnifique, avide et saignant. Nous le dévorons tous les jours et il renaît toutes les nuits ; nous sommes les Prométhées : nous sommes des Êtres entiers.

N.

Gravure : Picart Ledoux

L'échappée BELLE

Arrivée en France en 1977 à 14 ans, deux ans après la fin de la guerre du Vietnam, Linda Lê a pris très tôt le chemin de la littérature. En 2006, après trois années passées à rassembler la plupart des œuvres de Panaït Istrati, Phébus-Libretto édite son travail en trois volumes, devenus des ouvrages de référence sur le vagabond roumain. Christian Bourgois a édité ses deux derniers livres en 2014 : *Œuvres vives*, un roman éblouissant, ainsi que *Par ailleurs (exils)*, un essai rendant hommage aux nombreux écrivains « hors-la-loi », contraints de prendre la route de l'exil.

« Dans la fourmilière humaine, il y a des hommes qui n'ont pas assez de leur propre vie, de leur souffrance, de leur bonheur, et qui se sentent vivre toutes les vies de la terre : mille béatitudes ne les empêchent pas d'entendre un gémissement : mille douleurs ne peuvent les priver d'une seule joie. » « Ce sont les hommes-échos : tout résonne en eux ! Ils entendent, la nuit, le cri de la chair humaine mordue par la férocité du plaisir : le jour, ils sursautent avec tous les corps entaillés par la bestiale peine du travail qu'on n'aime pas. »

Nombreux sont les écrivains roumains ayant choisi le français comme langue d'écriture dont les livres m'ont accompagnée : Cioran, Benjamin Fondane, Ionesco, Ghérasim Luca, Isidore Isou, Panaït Istrati enfin. Parmi tous ces transfuges, seul ce dernier s'est fait le chantre de la Roumanie. Cioran avait avoué une fois, parlant de sa terre natale, qu'il rougissait d'appartenir à une « collectivité de vaincus ». Peut-être n'y a-t-il pas d'écrivain plus à l'opposé de Cioran qu'Istrati qui, quand il se disait « vaincu », dans *Vers l'autre flamme*, c'était pour préciser que « vaincus sont tous les hommes qui se trouvent au déclin de leur vie en désaccord sentimental avec les meilleurs de leurs semblables ». Vaincu, oui, mais irrésigné, selon le mot Benjamin Fondane, et toujours frondeur.
Celui qui relit aujourd'hui les œuvres d'Istrati ne peut qu'être frappé par le ton de liberté totale que ce perpétuel évadé emploie pour évoquer ses mille et une aventures aussi bien dans sa patrie qu'en Orient ou dans l'ancienne URSS. Panaït Istrati maîtrisait à merveille l'art de se faire la belle et c'est avec une sorte de fougue juvénile que presque tout au long de sa vie il avait chanté à la fois le plaisir qu'il avait à « se mêler de tout ce qui est humain » et la joie d'être un « oiseau voyageur ».
Pour cet irréconcilié qui mettait un point d'honneur à ne pas suivre la voie commune et s'obstinait à s'instruire en « fouillant dans le grand livre de la vie : le cœur de l'homme », l'essentiel était de pratiquer l'art de la fugue et de s'enfuir loin de ce qui ressemblait à un carcan.
Le dépaysement, physique et mental, lui était indispensable pour être toujours surpris, déconcerté, passionné, en surchauffe. Ses vagabondages l'avaient conduit partout où il pouvait se faire l'observateur des écorchés de la vie, devenir le conteur des existences cabossées, et être ainsi le témoin de son siècle.
Il exaltait la fraternité, l'amitié, l'amour de la justice, la défense des faibles et des réprouvés. Il incarne, malgré lui, qui voulait toujours vivre en dissidence avec tout et n'être le porte-parole de personne, un certain humanisme auquel on ne peut se référer désormais, 80 ans après sa mort, sans être taxé de bien-pensance. Relire Istrati, en ces temps où tonitruent les railleurs qui s'en prennent aux partisans de cet humanisme-là, ce n'est pas seulement prôner une littérature où prédomine une vision prométhéenne, c'est aussi faire acte de résistance.

Linda Lê

TOUS LES CHEMINS MÈNENT À *l'Amitié*

Né en 1953, à Courbevoie, Patrick Pécherot a exercé plusieurs métiers, en particulier dans le secteur social où il est aujourd'hui journaliste. En 2011, avec *L'Homme à la carabine*, paru chez Gallimard dans la collection Blanche, il brosse le portrait d'André Soudy, le plus jeune membre de la bande à Bonnot. Son dernier livre, *Petit éloge des coins de rue*, toujours chez Gallimard, en folio cette fois-ci, est une invitation à la balade dans les quartiers du quotidien. À travers ces genres différents, il décline son thème de prédilection : la mémoire sociale, et son attirance particulière pour les atmosphères. Celles des romans d'Istrati tiennent une place toute particulière dans son cœur.

« La liberté, la vraie, c'est l'harmonie. L'évolution sans heurts. Elle ne se trouve que dans le mouvement des astres, où dort le commandement suprême, le commandement sans défaut et sans défaillance. »
Le pêcheur d'éponges

Mille chemins mènent aux rencontres. Celui qui m'a conduit à Istrati, au milieu des années 1970, passait par la bibliothèque d'un ami…qui ne l'aimait pas. Sur une des étagères, un livre à la couverture fleurie, premier volume de l'intégrale Gallimard. Mon œil attiré, et le nom de l'auteur… Panaït Istrati ne m'était pas inconnu. Dans les milieux que je fréquentais alors, il n'était pas si rare de l'entendre prononcer. Un article ici (était-ce Michel Ragon ? Roger Monclin ? Nicolas Faucier ? Un de ces vieux anarchistes d'esprit et de plume en tout cas), une référence là, un conseil donné, comme on se passe une bonne adresse, à l'heure où se partagent le tabac et le vin. Assez pour se dire qu'on croisera un jour le chardon errant.
Il arrive aux chemins d'être tortueux. En me donnant son livre, l'ami qui n'aimait pas Istrati aura été l'ultime chaînon qui me menait à lui. Rencontre physique s'il en est, Panaït est un pèlerin sensuel. Son sillage est enivrant d'odeurs. Le calfatage sur les docks de Braïla, la pitance des haïdoucs, la laine des vêtements, le suint, la sueur des bêtes et celle des hommes, l'alcool des tavernes, la graisse à machine, la fumée des ports. Et, sur les rives de cette Méditerranée d'errances, le narguilé, l'anis, le citron d'une olive, le sel sur le pain. Istrati ? La bouche garde ses mots pour en savourer le suc. L'oreille résonne de sons. Les pas sur les routes, le souffle du vent, le galop des chevaux, le choc des outils, les sirènes de navire et le claquement des voiles. Les mains sont calleuses, savent en serrer d'autres ou lancer un couteau. Les gorges sont sèches, assoiffées d'eau fraîche ou d'un jus de treille bu à même le pichet. Les corps se brisent sous le faix mais savent le repos, le soleil, la caresse. Celui d'Istrati connaît la flamme, aussi. Il s'y est brûlé. Cœur trop vif, embrasements d'amadou. Panaïtaki est ardent. Qui croirait le tenir y laisserait de la chair ; on en laisse toujours en touchant un tison. Ceux qui pensaient le mettre dans leur poche, ou en cage, n'en sont pas revenus. L'homme qui n'adhère à rien a cassé leur vaisselle. Il fut l'un des premiers quand tant d'autres applaudissaient, cervelle en laisse, au meilleur des mondes concentrationnaires qu'ils disaient patrie des travailleurs. Mauvais élève, mauvaises manières – celles qui font refuser la gamelle –, Istrati l'a payé au prix fort. D'autres ont préféré celui du déshonneur. Grand bien leur fasse. S'il faut être compagnons de route, que ce soit celle de Codine, Kyra Kyralina, Cosma, Floarea Cordrilor ou Mikhaïl… Celle d'Adrien Zograffi.
Mais l'heure approche, Istrati va conter. Écoutez-le.

Patrick Pécherot

Parmi les libraires, véritables haïdoucs des temps modernes, nombreuses sont les personnes pour qui Panaït Istrati n'est pas qu'un nom, mais un auteur que l'on conseille et dont on souhaite ardemment partager les écrits avec d'autres lecteurs curieux. À l'occasion du festival Istrati, plusieurs de ces libraires ont accepté le jeu de l'écriture. Et chacun à leur manière, ils racontent une anecdote ou la rencontre avec le vagabond. Qu'importe le flacon pourvu qu'il y ait l'ivresse de la lecture…

LES POUVOIRS DE *la littérature istratienne*

« C'est pourquoi je pense que, dans cette nuit de la vie, l'art est notre seul lumière et, peut-être, l'unique espoir du perfectionnement universel. »
Les arts et l'humanité aujourd'hui

Sous l'éclairage blafard d'une aire d'autoroute qui pue le gazole, il est 3 heures du matin. L'amie avec laquelle je voyage n'est pas contente. Pas contente de rentrer en France. Pas contente d'être plantée là. Et pas contente du tout que je fasse mine de tendre le pouce en gardant les yeux rivés sur les pages d'un livre.
« Comment peux-tu lire dans des conditions pareilles ? », me lance-t-elle, contrariée.
Moi, je m'en fous. Je ne parviens pas à détacher les yeux des lignes que trace Istrati dans l'âme et la géographie humaines. Il traverse la Méditerranée, je parcours l'Italie. Il est mort, je suis vivant. Ce cher compagnon qui a connu des galères autrement pires que les miennes, voyage à mes côtés – increvable et étonnant, aussi enthousiaste qu'enthousiasmant.
Des années plus tard, un soir d'insomnie, je parcours la bibliothèque avec circonspection. Pourquoi cette impression d'avoir lu tous les (bons) livres – et que la vie n'a plus de sens ? Provient-elle de cet étrange métier de libraire, qui mène à se saouler de nouveautés jusqu'au dégoût ? D'une déception envers la littérature contemporaine, qui ne *peut* rien (sans doute parce qu'elle ne veut rien) ? Ou de ce sentiment d'impuissance politique qui caractérise notre époque ?
Un volume fatigué et couvert de rousseurs attire mon attention – un de ceux que je mets de côté dans le but de les restaurer, à temps perdu : *Oncle Anghel* dans l'édition J. Ferenszi & Fils, collection « Le livre moderne illustré », 1933. Il ne m'est besoin que de relire la première page pour toucher à nouveau aux pouvoirs magiques de la littérature. « On est mort dès qu'on ne goûte plus… », nous confie l'oncle Anghel. Cette nuit-là, je goûte jusqu'au bout – et avec quelle jubilation ! Quelles réjouissances m'offre alors Istrati, « gueux né d'une blanchisseuse et qui ne possède pas même un passeport » !
En certaines époques, rien ne sert de s'emporter contre des moulins. La bataille que nous avons perdue – la guerre que nous gagnerons – se joue en grande partie sur le terrain de l'imaginaire. Et c'est bien au renouveau d'un imaginaire révolutionnaire que nous devons nous consacrer. Or en ce domaine, je ne vois pas d'allié plus substantiel que ce cher « camarade à l'âme bouillonnante » : avec Istrati, la littérature réalise l'incroyable ; elle ré-enchante la vie.

Fabien Charreton / Librairie Terre des Livres / 86, rue de Marseille / 69007 Lyon

PÊCHEUR D'UTOPIES, *vagabond* DE GRANDS CHEMINS

« Celui qui possède un art, se donne à cet art, et si la douleur est tellement grande que le monde extérieur lui est matériellement indifférent, il produit des chefs-d'œuvre. »
Le pêcheur d'éponges

Au premier abord, ce qui frappe chez Istrati c'est la vivacité de la langue, marquée par l'oralité et la puissance des émotions. Ses personnages y incarnent une liberté porteuse d'émancipation.
Des bas-fonds de Braïla, sa ville natale, à la réalité quotidienne des paysans roumains, chevauchant avec les haïdoucs, bandits justiciers, Istrati transmet une vision du monde dominée par la passion. Épris de liberté et de solidarité, cet idéaliste construit son œuvre avec la jeunesse et les récits d'Adrien Zograffi, romans inspirés de son parcours. À l'instar de leur créateur, les héros d'Istrati sont des voyageurs, roumains, turcs, grecs … faisant mille métiers. Il y transmet une vision cosmopolite du monde où ses héros, issus du peuple luttent pour exister. Istrati est lui-même fils d'une blanchisseuse roumaine et d'un contrebandier grec, ses voyages le mènent sur tous les pourtours de la méditerranée, il circule après entre la France et la Roumanie.
« Pour atteindre la France – qui a toujours été regardée par l'Orient comme une amante idéale – nombre de vagabonds rêveurs se sont éperdument lancés à son appel, bien plus qu'à sa conquête, mais la plupart, les meilleurs peut-être, ont laissé leurs os avant de l'avoir connue, ou après, ce qui revient au même. Car il n'y a de beauté que dans l'illusion. Et qu'on atteigne ou non le but de sa course, l'amertume a presque toujours le même goût dans les deux cas. Les fins se valent toujours. Ce qui importe, pour l'homme aux désirs démesurés, c'est la lutte, la bataille qu'il livre à son sort pendant que ses désirs persistent : voilà toute la vie, la vie du rêveur », écrit-il dans *Nerrantsoula*.
Les bords du Danube sont le décor de ses thèmes de prédilection, l'enfance, l'amour, l'amitié. « Nerrantsoula !… Petite bonne femme vierge au corps durci par un labeur ingrat ! Amie incompréhensible… Rosée de ma vie, qui m'accueillait tous les matins avec tes seaux pleins de vif-argent, c'est à toi que je songe quand je prononce le mot le plus doux du langage humain : *enfance* ! »
Il y a des auteurs dont on croise maintes fois le nom, et où l'on se dit : celui-là est important, il fait partie des grands, et l'on se promet de le lire un jour… C'est certainement ce qui fait l'abîme et la richesse du métier du libraire.
Istrati est de ceux-là. Pour ma part, la rencontre a déjà eu lieu. Et elle est de taille. Faites passer.

Mathilde Houlès / Librairie La Friche / 36, rue Léon Frot / 75011 Paris

Gravure : Ambroise Thébault

EN *Haïdoucie*

« Les livres nous enseignent ce que notre intelligence seule n'est pas capable de nous faire pénétrer. Il faut connaître le passé et le présent, pour savoir quoi désirer dans l'avenir. »
Présentation des Haïdoucs

Je suis entrée dans l'œuvre d'Istrati par la fin, avec *Domnitza de Snagov*. C'est par elle que j'ai découvert l'univers des haïdoucs, ces Robin des Bois des Balkans, qui vivaient dans les forêts et rendaient justice en volant et tuant les puissants de ce monde. Je retrouve aujourd'hui Floarea Codrilor, à la tête de la troupe de Cosma, le chef haïdouc tout juste terrassé. Vaillante et courageuse, Floarea impose son autorité naturelle qui lui vaut d'être respectée comme un homme. « Une fois Cosma mort, personne n'avait su monter son coursier mieux qu'elle, ni soutenir mieux la fatigue, les privations, ni se montrer plus viril dans les décisions. » Chez les haïdoucs, la question du sexe n'intervient pas dans le jugement que l'on porte sur un guerrier. Sous l'aile protectrice de Groza, Floarea a été initiée, adolescente, aux règles qui régissent la vie des haïdoucs, s'émancipant des tâches domestiques auxquelles sa condition féminine la destinait. Libre comme le vent, elle libère les animaux captifs, apprend à jouer de la flûte, à lire le grec et à comprendre les mystères de la nature. Belle comme le jour, elle attire aussi sur elle les regards envieux des jeunes boyards qu'elle repousse sans ménagement, payant son insolence au prix du fouet et des menaces. Séparée de ses amis, mère-fille et capitaine précoce, elle finit par épouser la cause des haïdoucs dont elle prend la tête et choisit de mettre la force de ses hommes au service des opprimés. Sa volonté a consisté à éduquer le peuple à la révolte afin qu'il se défende par lui-même. Personnage visionnaire s'il en est, Floarea porte en elle l'idéal de vie que nourrissait Istrati, fait de liberté, d'un sens aigu de l'amitié et d'insoumission.
Cosma, Florica, Élie, Spilca, Movila, Jérémie. Tous sont entrés en Haïdoucie pour servir un idéal de justice et pour défendre la liberté. Animés par un même souci d'égalité entre les êtres, ces hommes des bois vont là où le vent de la révolte les porte. Nulle quête n'est vaine à leurs yeux. En Haïdoucie, ce n'est pas la naissance qui fait un homme, mais ses réalisations et son courage. Le credo du haïdouc est sans ambiguïté : « Ma mère : la forêt. Ma vie : la liberté. » Il ne doit rien à personne. Et alors que l'ordre du monde porte en sa structure même la tyrannie et l'injustice, il continue de se battre. Fataliste, mais jamais résigné. La voix de cet « homme-écho », ainsi que le définit Istrati, trouve aujourd'hui une résonance toute particulière. Visionnaire, Panaït a su voir le danger que réserverait le XXe siècle aux valeurs fondamentales que sont l'amitié et à la loyauté. Ces valeurs auxquelles il fut attaché par-dessus tout, il les vit vaciller avec l'accueil glacial qui lui fut réservé au moment de la publication de *Vers l'autre flamme*. Romain Rolland lui-même n'excusa pas ce désaveu. Incompris et rejeté, Istrati n'en resta pas moins fidèle à ses idées. Sa foi inébranlable en l'égalité entre les hommes lui fut d'une aide morale précieuse lorsqu'il subit de plein fouet les foudres des partisans du parti communiste, parmi lesquels il comptait un certain nombre d'amis. On oublie trop souvent combien il est facile de renoncer ou d'atténuer ses idées pour convenir à son époque. « Les haïdoucs sont seuls à ne pas penser comme tout le monde. » Libertaires avant l'heure, ils portent en eux les germes des révolutions futures. Dans le cas d'Istrati, refuser de se ranger du côté de l'opinion publique, c'était prendre la voie de l'exil, de la solitude. Un choix assumé et douloureux, qui inspire aujourd'hui encore l'audace d'entreprendre et le courage de ne jamais renoncer à ses idéaux. Istrati, qui figurait dans mon panthéon personnel bien avant l'ouverture de ma librairie, devait impérativement trouver une place dans mon projet. Cela prit la forme d'un hommage. Ainsi, en me rendant chaque jour à Kyralina, ma librairie à Bucarest, j'ai l'impression de me rendre en Haïdoucie.

Sidonie Mézaize / Librairie Kyralina / 8, rue George Enescu / Bucarest

Au cours de ces dernières années, plusieurs compagnies de théâtre ont eu l'idée de transposer certains des romans de Panaït Istrati sur scène. Que ce soit par la musique, par le chant ou par des marionnettes, elles ont toutes un point commun : le partage des œuvres du pèlerin du cœur.

Haïdoucie PAR LA COMPAGNIE ATTACAFA

Panaït Istrati propose que chacun dans le présent construise son « haïdoucie » personnelle, c'est-à-dire sa capacité de refus d'une société injuste, sa propre recherche de liberté, un refus quotidien des conformismes et des lâchetés. Célébrant l'audace et la liberté à travers ses héros, Istrati n'a de cesse de clamer à la face du ciel une pouilleuse et princière insoumission.
Ce spectacle propose une immersion dans le monde des haïdoucs et une rencontre avec des personnages terriblement vivants, gorgés d'amour, assoiffés de justice et libres comme le vent. Écrivain roumain de langue française, Panaït Istrati a beaucoup écrit sur les haïdoucs, ces bandits d'honneur qui résistèrent en Roumanie à l'oppression turque et grecque au milieu du XIXe siècle. Istrati est de ces hommes qu'on ne peut oublier quand on les a rencontrés ne serait-ce que, ou surtout, sous forme de livres. Chez cet aventurier de la misère, la littérature est espoir et force de vie. Venant de Roumanie comme Ionesco, Istrati nous réconcilierait s'il en était besoin avec ce pays frère en latinité, perdu de l'autre côté de l'Europe.
À travers cette adaptation, je me propose de donner à entendre la langue d'Istrati telle qu'elle se déploie dans *Présentation des Haïdoucs* et *Domnitza de Snagov* (sans m'interdire de courtes échappées dans un ou deux autres romans d'Istrati). Les contes de Floarea Codrilor et de ses comparses, Élie le sage, Movila le vataf, Jérémie le fils de la forêt, Spilca le moine, s'entrelacent autour du récit d'Adrien, le double de Panaït Istrati. Ce dernier est un témoin, c'est lui qui consigne l'épopée libertaire des haïdoucs et permet ainsi qu'elle soit entendue aujourd'hui.
Pour le reste, la poésie franche et vivante des contes doit brûler sur scène. Celui qui raconte, en vrai, c'est celui qui a vécu – de la même manière que Panaït Istrati a appris le français, en voyageant, en vivant, mais pas seulement. Floarea Codrilor, la floritchica, doit donc être incarnée avec force – corps et âme – la distance avec ceux qui écoutent doit être la plus mince possible.
Au final, le spectacle permettra une lecture au premier degré (plaisir à la fois immédiat et complexe du conte) mais aussi une interprétation philosophique (existence, liberté, engagement) et poétique (le pays des haïdoucs est une utopie réalisée, avec sa langue propre). Au niveau politique, il faut faire face aux questions de l'exploitation de l'homme par l'homme et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, même si l'on ne peut réduire à ces problématiques la poésie à la fois singulière et universelle de Panaït Istrati.

Pierre-Yves Hurtevent / Compagnie Attacafa

Gravure : Maurice Delavier

Nerrantsoula PAR LA COMPAGNIE DOÏNA

La doïna est avant tout un terme musical, emprunté au folklore roumain. Mélopée lyrique, solennelle et improvisée, la doïna peut être chantée dans n'importe quel lieu, à n'importe quelle occasion, accompagnée ou a capella.
On chante, on joue la doïna pour crier sa peine, sa joie, son amour ; toute émotion forte à partager. La doïna a également un rôle social. Elle a pour but de rassembler et de partager. On chante les injustices sociales, les inégalités les plus criantes, on chante comme on crie, comme on pleure, comme on aime ou comme on rit.
La Compagnie Doïna a choisi ce nom pour son aspect social, cathartique et passionné. Elle l'a choisi également pour son aspect multiple : *Nerrantsoula*, le premier projet de la compagnie, mêle théâtre, conte et musique.
Nerrantsoula, c'est une histoire d'amour. D'Amour. L'histoire de l'Amour. Une histoire de vies partagées. L'histoire de la petite orpheline porteuse d'eau, qui inquiète et envoûte le monde. On ne connait pas son nom. Deux jeunes garçons, amis et rivaux, lui diront « *nerrantsoula* », « petite orange amère ». C'est leur histoire. C'est l'histoire de tout le monde…
Ce projet est né d'une rencontre avec Camélia Stanescu, actuelle présidente de l'association roumaine des amis de Panaït Istrati.
Dans les années 1980, celle-ci écrit une adaptation du roman *Nerrantsoula* pour la radio roumaine. Camélia a offert ce texte à la compagnie qui a décidé d'en faire une lecture. Souvent, dans le monde du spectacle vivant, la lecture est considérée comme une première étape de travail, et non comme une fin en soi. Ici, la lecture EST le « spectacle », l'objet final sur lequel le groupe de comédiens va travailler. Celui-ci souhaite mettre les mots, la littérature, au premier plan de ce projet.
La compagnie propose une lecture aussi universelle que possible. Que chacun s'y retrouve, petits lecteurs, dévoreurs de livres, jeunes ou moins jeunes…
La compagnie Doïna a envie de partager *Nerrantsoula*. De la dire, la chanter. La faire entendre. Si elle arrive à donner envie de lire, de lire Panaït Istrati, de lire tout court, aux habitués ou aux plus frileux, eh bien, elle considérera son travail accompli.

Noémie Nael / Compagnie Doïna

Nos départs PAR LA COMPAGNIE LE VIREVOLTANT

Lundi 2 mai 2014, à l'usine désaffectée qui se trouve entre Palaiseau et Villebon en Essonne, la police procéda à l'évacuation d'un campement de plusieurs familles roms installé depuis plus d'un an. Parmi les personnes expulsées, une dizaine d'enfants. Quelques mois plus tard, des artistes de rue rendirent hommage à ces enfants en peignant leurs portraits sur un mur de la ville. Une nuit, un sombre connard anonyme vint souiller l'œuvre en dessinant sur ces bouilles de mômes des croix gammées et des bites. Des croix gammées et des bites.
En août 2012 à un arrêt de mon train, quelque part entre Sibiu et Alba-Julia, en Transylvanie, j'ai voulu photographier deux cigognes que je voyais par la vitre du wagon. « Trei ! » me dit la vielle dame qui était assise à côté de moi. Je l'ai regardée avec étonnement. « Trei », insista-t-elle avec un sourire tout en argent, en me montrant trois doigts : elle avait trois cigognes sur le toit de sa maison, et c'était important pour elle de me le dire.
En 1958, le réalisateur français Louis Daquin adapta *Les Chardons du Baragan* pour le cinéma, *in situ*, en Valachie. C'est l'hélice d'un coucou, hors champ qui devait faire le vent. Il paraît que le pilote, pendant le tournage, est parti faire le plein de carburant… Et n'est jamais revenu ! Il avait bien compris le message.
Entre 1940 et 1944, période de règne du dictateur roumain pro-nazi Ion Antonescu, la grande plaine du Baragan hébergea un grand nombre de camps de déportation, qui furent d'ailleurs réutilisés ensuite par la Démocratie Populaire de Roumanie dans les années 1950.
À l'automne 1897, Panaït Istrati, qui travaillait alors à l'auberge de Kir Leonida, s'attarda à contempler couler le Danube du haut de la falaise qui le surplombe, oubliant la course dont il avait été chargé. Il se fit virer par son patron avec un authentique coup de pied au cul.
À la fin du XIXe siècle, des importations de graines de lin venant d'Ukraine ou de Russie firent malencontreusement entrer sur le sol des États-Unis plusieurs variétés de mauvaises herbes, dont la *Salsola kali* et la *Salsola tragus*. Connues sous les noms de « *tumbeweed* » en anglais, ou de « virevoltant » en français, ces plantes devinrent par la suite incontournables dans le décor des westerns. Et ce sont elles les véritables chardons du Baragan « qui viennent Dieu sait d'où et vont Dieu sait où ».
En adaptant *Les Chardons du Baragan* pour notre théâtre de masques, de musique et de tissus, c'est un peu de tout ça que nous voulons parler : des histoires de mauvaises herbes, de Danube, de liberté, de vent, d'injustices, de train, de cigognes, de vieilles dames, de visages d'enfant, de colère, de révoltes, de départs ! De départ ! De départ !

Alban Lebrun / Compagnie Le Virevoltant

La jeunesse d'Adrien Zograffi PAR LA COMPAGNIE LÉLA

Panaït Istrati est l'un des auteurs le plus importants dans ma formation intellectuelle et humaine. Ses textes m'accompagnent depuis de nombreuses années. J'y reviens toujours et y puise à chaque lecture des sentiments d'espoir et de révolte.
Le vagabond roumain fait pour ainsi dire partie de la légende familiale. Mes grands-parents, anarchistes espagnols, sont arrivés en France en 1939. Après la victoire de Franco face aux républicains, ils se sont installés dans le Cher. Autour d'eux se réunissait une communauté importante de réfugiés politiques libertaires. Parmi eux, un maçon, petit de taille, à la culture immense, ne cessait de parler de Panaït Istrati. J'avais une dizaine d'années mais ce nom ne m'a jamais quitté. Plus tard je l'ai lu d'abord de manière solitaire. Puis m'est venu le désir de partager l'immense humanité qui se dégage de son œuvre. Solitaire et solidaire, voici ce qu'il est.
Avec ce spectacle, nous proposons une lecture/musicale constituée d'un montage d'extraits sélectionnés dans les quatre textes composant *La Jeunesse d'Adrien* (*Codine*, *Mikhaïl*, *Mes départs*, *Le pêcheur d'éponges*). À travers ces textes, Panaït Istrati dévoile la jeunesse de Braïla, dans une Roumanie cosmopolite où Albanais, Russes, Tsiganes, Turcs et Grecs se côtoient dans la banlieue, là « où la police ne se hasardât jamais la nuit et où les garçons de treize ans fument, volent dans le port, se soûlent, défloren t les gamines et jouent du couteau ». Ces mots sont comme un chant d'amour, de justice et de liberté. Une liberté qui caresse la peau et l'esprit d'Adrien.
La jeunesse d'Adrien est une succession d'escapades dans les marais du Danube, entre la mélodie d'un violon tsigane et les rixes meurtrières des hommes étouffés de misère.
Le texte de Panaït Istrati, au-delà de l'aspect romanesque est une véritable plongée dans la réalité d'une époque et d'un pays. Il sonde la vérité de son monde et celle-ci résonne encore aujourd'hui. La force de ce texte, s'il est entendu aujourd'hui, est de nous permettre d'y retrouver nombre de nos préoccupations actuelles : l'Europe des Balkans, l'immigration, la jeunesse, l'école et la formation, l'amitié, la faim et la misère, l'action sociale et la bureaucratie, la vie et la mort. C'est cette révolte, l'engagement du héros, que nous voulons faire entendre à travers la poésie romanesque de Panaït Istrati.

Lélio Plotton / Compagnie Léla

vendredi 15 mai

18H ⟍ APÉRITIF DE L'AMITIÉ

CONCERT DES BALKANS

Musique traditionnelle balkanique et rythmes endiablés volcaniques

Une participation au chapeau sera proposée à la fin du concert.

19H30 ⟍ ZOGRAFFI

Dans l'univers de Panaït Istrati, écrivain roumain de langue française, un vagabond nommé Adrien Zograffi force son destin et nourrit les histoires de rencontres facétieuses. Les livres d'Istrati sont un feu d'artifice de saveurs, musiques, chagrins et joies. Ce sont ses descriptions des Haïdoucs, rebelles des montagnes balkaniques, qui ont inspiré Cyrille Auchapt pour construire ce récital de chansons françaises, roumaines, macédoniennes, grecques et turques.

21H ⟍ MIHAI ORCHESTRA

En Roumanie, chaque région a sa musique et son folklore. Mihai Orchestra est natif de la région de Bacau à l'est de la Roumanie près de la frontière moldave. Cette musique fait voyager dans une transe aux mille sons ! Des bris de verres, des cris de joie mêlés aux sons du synthétiseur et du violon emplissent nos âmes d'un nouveau souffle et le corps danse naturellement.

samedi 16 mai

14H ⟍ PANAÏT ISTRATI, ÉCRIVAIN FRANÇAIS, CONTEUR ROUMAIN

Débat avec Roger Grenier, des éditions Gallimard et de Christian Delrue, président de l'association des Amis de Panaït Istrati

Alors que l'on redécouvre aujourd'hui l'œuvre de Panaït Istrati, la vie de ce conteur roumain devenu écrivain français est encore peu connue. Roumaine par ses racines, française par sa forme, universelle par son caractère foncièrement humain, l'œuvre d'Istrati, à l'image de ses haïdoucs, bandits des Balkans, n'a cessé de se heurter aux cadres établis. De l'étoffe d'un Cendrars, d'un Kessel, d'un Gary, il fut homme avant d'être homme de lettres, conteur plus qu'écrivain.

16H ⟍ PANAÏT ISTRATI ET L'URSS

Débat avec Anselm Jappe, coordonnateur du livre *La véritable tragédie de Panaït Istrati* et Charles Jacquier, spécialiste des mouvements révolutionnaires de l'entre-deux-guerres

Après seize mois passés en URSS, Istrati rentre finalement à Paris, écœuré par ce qu'il a vu. Parmi les tout premiers, il devine alors la réalité de la dictature stalinienne. Son destin et sa réputation basculent lorsqu'il fait paraître Vers l'autre flamme, confession pour vaincus, dans lequel, sept ans avant le *Retour de l'URSS* d'André Gide, il dénonce avec une grande virulence l'arbitraire du régime soviétique. L'ouvrage contient trois volumes, et en réalité, seul le premier est de la plume d'Istrati. Les deux autres sont de Boris Souvarine et Victor Serge, auxquels le Roumain a prêté son nom. Victime d'un violente campagne de dénigrement de la part des communistes, il se retire en Roumanie, où il meurt de tuberculose en 1935, abandonné de tous – ou presque.

18H ⟍ PANAÏT ISTRATI, NOTRE CONTEMPORAIN

Table ronde littéraire avec Linda Lê et Patrick Pécherot

Interdites en France pendant la Seconde Guerre mondiale, censurées en Roumanie et dans les pays du bloc de l'Est jusqu'à la mort de Staline, négligées dans des pays où elle avait été portée aux nues, l'œuvre et le nom de Panaït Istrati ont été oubliés pendant plusieurs décennies. Deux figures majeures de la littérature contemporaine nous parleront de leur découverte de Panaït Istrati, et nous présenteront à travers leurs histoires et leurs livres, l'incroyable héritage laissé par le vagabond roumain.

20H30 ⟍ LECTURE MUSICALE DE « HAÏDOUCIE »

par la Compagnie Attacafa
Adaptation de Pierre-Yves Hurtevent
Avec Sarah Carpentier, Matthieu Ha et Loïc Lantoine

Les haïdoucs, bandits d'honneur de Roumanie, viennent de subir une terrible défaite. Cosma, leur chef, n'est plus. Les balles de la potéra, milice à la solde des grands propriétaires et des seigneurs cupides, l'ont terrassé et ont mis fin à ses actions en faveur des opprimés et des misérables. Quelque part entre les plaines du Baragan et les eaux éternelles du Danube, dans la Grotte aux Ours, ses hommes, harassés de fatigue, tentent de se réorganiser pour surgir à nouveau et le venger. Il y a là, parmi eux, Élie le Sage, et sa flûte enchanteresse, Spilca le moine, Jérémie le fils de la forêt, et Motila le vataf, grande brute au cœur pur. Et à leur tête une femme, Florea Codrilor, « l'amante de la forêt, l'amie de l'homme libre, justicière de l'injustice ». Tous vont alors nous raconter leur histoire...

22H ⟍ LECTURE MUSICALE DE « LA JEUNESSE D'ADRIEN ZOGRAFFI »

par la Compagnie Léla
Adaptation de Lélio Plotton. Avec Lélio Plotton et Jonathan Robert

La jeunesse d'Adrien Zograffi, roman initiatique composé de quatre textes écrits entre 1926 et 1930 : *Codine*, *Mikhaïl*, *Mes départs* et *Le pêcheur d'éponge*, offre un chant d'amour, de justice et de liberté. Le héros qui a une dizaine d'années au début du roman va forger peu à peu sa liberté. Une liberté qui caresse sa peau et son esprit.

dimanche 17 mai

12H ⟍ BUFFET GREC ET ROUMAIN

Mezés, moussaka, zatziki, feta, ouzo, pîta, baklava… Mititei, borche, polenta, mamaliga, platchynta… Des saveurs et arômes des méditerranéennes qui se révèlent être autant d'invitations au voyage. Avant de nourrir notre imaginaire grâce à la littérature, les spécialités grecques et roumaines serviront elles, à exalter nos sens et à nous mettre en appétit.

14H ⟍ L'AMITIÉ ISTRATI-KAZANTZAKI

Table ronde avec Zygmund Blazynsky et Alexandra Medrea, membres de l'association des amis de Nikos Kazantzaki, Georges Stassinakis, président de la Société internationale des Amis de Nikos Kazantzaki et de Géraldine Chognard , libraire du Comptoir des Mots et membre des éditions Cambourakis.

Nikos Kazantzaki, auteur du formidable *Alexis Zorba* rendu célèbre grâce à Anthony Quinn et au cinéma, a été l'un des très grands amis de Panaït Istrati. Ils se sont rencontrés en URSS lors du dixième anniversaire de la révolution russe, et pendant seize mois, ils voyagèrent ensemble avec le projet fou de réaliser un livre à quatre mains sur l'étoile rouge et les espoirs de tout un peuple. Le « Crétois » et le « Céphalonite » se quitteront sur un désaccord profond suite à l'affaire Roussakov. Passent le temps et les années, et leur brûlante amitié flambe à nouveau et donne naissance à une fantastique correspondance.

16H ⟍ « LA LITTÉRATURE POUR HORIZON »

Table ronde avec Émeric Fisset, membre et fondateur des éditions Transboréal et Alain Dugrand, journaliste, écrivain et voyageur.

Si les multiples voyage et les nouveaux horizons ont permis à Istrati de récolter de fantastiques histoires, nombreux sont les autres « compagnons de route » contemporains du conteur roumain, à avoir puisé dans l'ailleurs, la matière afin de transcender la vie en littérature. Peu importe le style ou la nationalité, tous ces écrivains savent qu' « il n'y a qu'une espèce valide de voyages, qui est la marche vers les hommes » (Paul Nizan).

18H ⟍ SPECTACLE « LES CHARDONS DU BARAGAN »

par l'association Lunes de jour et la Compagnie Le Virevoltant
Mise en scène et créateur des masques : Alban Lebrun.
Avec Thomas Devred, Anaïs Metray, Irène Ranson, Jonathan Robert et Olivier Rochereau.

Le jeune Mataké ne se résout pas à vivre l'existence misérable que ses parents lui ont laissée en héritage. Entraîné par le vent de Russie qui balaie de son souffle de glace l'immense plaine désertique du Baragan, une fois par an, les chardons fous invitent dans leur sillage tous les gamins avides d'un monde meilleur. Qu'advient-il de ces jeunes pousses déracinées ? On raconte que Mateïl, fils du pauvre Brosteanu est devenu un des plus grands quincaillers de Bucarest. Mais pour Mataké et son compagnon Yonel, pas de destin glorieux, simplement la rencontre avec le monde, son peuple ; la quête toujours renouvelée d'une place meilleure. Tout au long de ce voyage de misère, mais jamais misérabiliste, les personnages sont animés d'un optimisme profond.

Une participation au chapeau sera proposée à la fin de ce spectacle.

20H ⟍ LECTURE DE « NERRANTSOULA »

par la Compagnie Doïna
Adaptation de Noémie Nael et Camélia Stanescu. Avec Djalil Boumar, Coraline David, Anatole David, Christophe Guille, Noémie Nael.

Tout le monde à Braïla l'appelle Sacadgitza, la porteuse d'eau, mais Marco, le narrateur amoureux, la surnommera Nerrantsoula, car elle sera pour lui sa petite orange amère, son petit bigaradier. Mais d'autres hommes convoitent l'orpheline... Ce refrain d'une chanson grecque donne son titre à ce roman de Panaït Istrati, où le Danube joue un rôle de premier plan. Ses crues redoutables transforment le destin de ses riverains, c'est à lui que revient le droit de semer la richesse et la pauvreté. C'est lui qui venge les amoureux de Nerrantsoula dont l'arrogance cruelle conduit un ballet infernal. Nerrantsoula est un des plus beaux hymnes à l'enfance et à l'amour, thèmes chers

Entrée libre !

À LA LIBRAIRIE QUILOMBO

WWW.LIBRAIRIE-QUILOMBO.ORG
23, RUE VOLTAIRE / PARIS 11E
METRO RUE DES BOULETS OU NATION

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE DE FRANCE